

## CHAPITRE VII.

### L'HOMME DE GUERRE PLUS GRAND QUE NATURE.

C'est surtout par l'exaltation de la personne virile que la guerre manifeste son prestige. L'homme sous les armes paraît plus grand que nature ; il se sent plus digne, plus fier, plus sensible à l'honneur, plus capable de vertu et de dévouement. Il n'a point parlé, il n'a pas fait un mouvement, et déjà la gloire semble l'entourer de son auréole. « Ceins ton épée sur ta » hanche, brave des braves ; marche dans ta force et » dans ta beauté. » C'est en ces termes que le barde hébreu adresse la parole au jeune roi : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime ; specie tuâ et pulchritudine tuâ intende !*

Chez les anciens, le guerrier est l'ami, le protégé des puissances célestes. Son courage lui vient d'en haut ; un dieu le couvre de son égide, le rend invincible, invulnérable. « Vous ne toucherez pas mes » oints, » dit Jéhovah, le dieu des armées. Ses oints ! vous l'entendez. L'onction ou consécration guerrière, le tatouage, toujours en honneur chez nos soldats et

nos marins, est le signe de la protection divine. L'onction du guerrier a servi de modèle à celle du prêtre ; *c'est à son imitation encore que fut institué, comme l'a très-judicieusement observé Volney, le sacre des rois.* Le guerrier est sacré pour la défense du droit, pour la punition du crime et la protection du faible : telle est la première forme de la justice dans la société. Jusqu'à ce que l'État s'organise, vous avez une chevalerie, on pourrait dire tout aussi bien une justice errante. C'est pour cela que le guerrier marche la tête haute, son casque surmonté d'une aigrette, sa cuirasse étincelante. Il ne se dissimule pas dans la foule, il ne se déguise pas sous la casaque du mercenaire. Tout son désir est d'être de loin reconnu, et de se mesurer contre un adversaire aimé des dieux, *δῆλον ἀνδρα*, et digne de lui, entre deux armées, sous le regard du soleil.

La gloire sied à l'homme de guerre et ne sied qu'à lui ; c'est pour lui qu'ont été inventés le mot et la chose. Quand l'écrivain sacré raconte la gloire de Dieu, c'est qu'il le compare à un guerrier. Le peuple n'attend son salut que de ce prédestiné et n'a foi qu'en lui. Le philosophe intéresse le peuple, lorsque toutefois il réussit à s'en faire comprendre ; le poète le touche et l'enchanté ; le guerrier seul s'en fait suivre, parce que seul, aux yeux du peuple, il paraît d'une taille surhumaine. Est-ce Mazzini, un sectaire ; est-ce M. de Cavour, un diplomate, qui, l'année dernière, a

entraîné les Italiens? Non, c'est un héros, c'est Garibaldi. Le peuple grandit, idéalise toujours ses hommes; surtout il n'oublie pas de leur donner le casque, l'épée et le bouclier. Il les fait beaux, vaillants et victorieux. Ah! si Robespierre avait su monter à cheval! Si Jérôme Savonarole, au lieu du manteau de dominicain, avait endossé la cuirasse d'un Trivulce, d'un Gonzalve ou d'un Bayard!... Ah! si la Papauté avait, comme le Califat, tenu de la même main le glaive qui verse le sang et celui qui excommunie!... Ah! si le Nazaréen, dont la parole entraînait la multitude, avait pu donner à sa religion la sanction des armes!... Tant de grandeur n'est point accordée à de simples mortels : le même sujet ne saurait réunir en sa personne les qualités du héros et du saint, de l'empereur et du pontife. Aussi quel découragement s'empare des masses, quand l'éclat de l'action ne répond pas à son gré à celui de la parole! Quel scandale, au premier moment, lorsqu'à la place du guerrier annoncé par les sibylles, les missionnaires de l'Évangile proposèrent à l'adoration des mortels leur maître crucifié! Jésus, le Christ des esclaves, souffreteux, désarmé, cloué sur un gibet, Jésus fut traité en antichrist. Le véritable Christ, pour les masses, c'est Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon.

Le mot *héros*, que nous avons conservé du grec, est un augmentatif qui désigne l'homme fort, dévoué, sans peur ni reproche. Un dieu est avec lui, un dieu

préside à toutes ses exécutions. Lui-même il est fils des dieux, il participe des deux natures. Le dogme de l'incarnation est sorti de cette notion de l'héroïsme : *Cara Deûm sobotes, magnum Jovis incrementum.*

Le juge naturel de l'homme est la femme. Or, qu'estime surtout la femme dans son compagnon? Le travailleur? non; l'homme de guerre. La femme peut aimer l'homme de travail et d'industrie comme un serviteur, le poète ou l'artiste comme un bijou, le savant comme une rareté. Le juste elle le respecte; le riche obtiendra sa préférence; son cœur est au militaire. Aux yeux de la femme, le guerrier est l'idéal de la dignité virile. C'est quand elle le voit armé pour le combat qu'elle l'appelle son seigneur, son baron, son chevalier, son vainqueur. Et comme l'amour se témoigne par l'imitation, elle aussi veut devenir guerrière, héroïne; elle se fait amazone. Pour un dieu de la guerre, Arès ou Mars, il y a quatre déesses, Bellone, Pallas, Diane chasseresse et Vénus, oui, Vénus elle-même, la *Bellatrix*.

Mars fut toujours ami de Cythérée,

a dit Voltaire. Il ne croyait pas, le poète frivole, exprimer une pensée aussi sérieuse. Quelle histoire, que celle d'Abigaïl, femme de Nabal le riche, et de David, le guerrier vagabond, le roi sans avoir, le conquérant sans feu ni lieu! Toute bourgeoise raffole de l'uni-

forme. Pour suivre son héros, la femme ne connaît ni périls ni serments. O Jupiter, toi seul fus coupable des infortunes de Vulcain. De quoi t'avisais-tu, père de famille, de donner Vénus à un forgeron (1)?

Le peuple est de l'avis des femmes. Partout l'homme de guerre est noble; il fait caste. L'esclave n'a pas le droit de toucher aux armes, il déshonorerait le combat. *Que si son maître lui permet de s'armer, par cela seul il devient libre, qui plus est, il s'anoblit.*

(1) Entre l'homme et la femme, la guerre crée une inégalité colossale, irréparable. Pour quiconque aura une fois compris cette grande loi de notre nature, la guerre, le seul fait de l'incapacité militaire de la femme en vaut des millions. La femme n'a vraiment d'existence que dans la famille. Hors de là, toute sa valeur est d'emprunt; elle ne peut être rien, et elle n'a le droit de rien être, pour la raison décisive qu'elle est inhabile à combattre. Parmi les partisans de l'égalité des sexes, les uns, prenant au pied de la lettre des fictions ingénieuses, ont prétendu que la femme pouvait, aussi bien que l'homme, devenir garde national, cavalier et fantassin, et n'ont pas hésité à lui donner la cape et l'épée. Mais l'habit militaire ne sera jamais pour la femme qu'un déguisement amoureux, une fantaisie sans réalité, un véritable acte d'adoration adressé par le sexe faible au sexe fort. Les Jeanne d'Arc se comptent dans l'histoire; pour une héroïne il y a des millions de héros. D'autres ont cru tourner la difficulté en niant purement et simplement la guerre et en faisant de son abolition le signe de l'avènement des femmes à l'égalité civile et politique: ce qui est renvoyer l'époque de cet avènement aux calendes grecques. Qu'ils fassent mieux: qu'au lieu d'ôter à l'homme ses attributs guerriers, ils lui enlèvent tout de suite le sceau de la virilité. Mais alors les femmes n'en voudront plus: qu'aimeraient-elles, en effet, si elles n'aimaient plus fort qu'elles?

La Révolution avait aboli la noblesse : les hommes de 89 se flattaient, dans leur enthousiasme, de fermer le temple de Janus et de clore l'âge guerrier. Napoléon refit des nobles ; guerrier, il suivait son principe, comme la Révolution avait dû suivre le sien. Que pouvait être la noblesse après le serment du Jeu de paume, après la nuit du 4 août, alors que le tiers état, l'ouvrier et le bourgeois, étaient tout ? Plus rien. Mais, en 1805, dans le feu des batailles, la situation était changée. Aussi le peuple accepta le rétablissement de la noblesse et l'institution de la Légion d'honneur comme des actes de haute justice. Qui dit armée, dit noblesse : seulement, tandis qu'autrefois noblesse et guerre étaient privilège de caste, grâce à la conscription elles étaient devenues, en 1805, accessibles à tous les Français. Quel triomphe pour la multitude de saluer l'os de ses os, la chair de sa chair, dans un duc de la Moskowa, dans un prince d'Essling, dans un roi de Naples !

Comment s'étonner, après tout ce que je viens de dire, que le chef de l'État doive être toujours, au jugement du peuple, un homme de guerre, le prince des héros, le fort entre les forts, le noble des nobles ? La Charte de 1814, celle de 1830, de même que les Constitutions de 1791, 1799 et 1804 ont consacré ce principe !

« Le roi, ou l'empereur, commande les armées. »

« Nous allons voir maintenant, disait Napoléon peu

de temps après son arrivée à Sainte-Hélène, ce que fera Wellington. » Il entendait que lord Wellington, étant le premier général de l'Angleterre et ayant vaincu pour elle, devait être le maître du gouvernement. Cet homme épique ne concevait rien *au bourgeoisisme* de la mercantile Angleterre, que la république de 1848 essaya, mais en vain, d'importer parmi nous. Il eût ri de pitié, en voyant une assemblée française, nommée par le suffrage universel, décider gravement, comme article de la constitution, que le président de la république ne pourrait commander l'armée *en personne*. Les républicains, se croyant parvenus à l'âge d'or de la liberté, avaient prétendu faire du chef de l'État un magistrat purement civil. Ce fut un scandale énorme quand Louis-Napoléon parut aux revues de Satory sous l'uniforme de général. Mais les vrais auteurs du scandale étaient les auteurs de la Constitution, qui, par cette réserve étrange, heurtaient de front le sentiment populaire, et, j'ose le dire, la raison des choses. Un chef d'état non général, à une époque frémissante d'idées guerrières, c'était absurde. Le peuple en jugea ainsi. Il y a de ce jugement, qui fit passer Louis-Napoléon de la qualité de président en habit noir à celle d'empereur à grosses épauettes, une raison profonde, qu'on n'a pas remarquée.

Le latin *imperator*, empereur, est le correspondant grammatical du grec *tyrannos*, ou *kyranos*, maître, patron, commandant, duquel nous avons fait *tyran*.

D'où vient que le nom latin est si bien porté, tandis que le grec est si mal vu ? La faute en serait-elle seulement à Platon, qui, écrivant pour le gouvernement des aristocrates, et voulant déshonorer la *tyrannie* plébéienne, a fait du tyran une espèce de monstre ? Il est possible que Platon y soit pour quelque chose ; mais il y a une raison que Platon n'a pas dite : c'est que l'empereur est un général d'armée, tandis que l'autre est un chef d'administration et de police, un bourgmestre. Les armes relèvent le despotisme ; le commandement est odieux entre égaux et hors du service. *C'est pour cela que le peuple français est sans respect pour ses représentants, de même que pour ses rois constitutionnels. N'avons-nous pas entendu traiter Louis-Philippe de tyran ? Ce n'était que le roi des péquins... Gloire à Dieu, Honneur aux armes !* Cette devise se lisait autrefois dans toutes les salles d'escrime. Le génie populaire est allé plus loin ; il a réuni, dans un même emblème, la balance et l'épée. Ne lui dites pas que l'épée du guerrier doit s'abaisser devant la toge du magistrat, *cedant arma togæ*. Il serait capable de vous répondre que vous ne savez pas le latin ; qu'à Rome, la justice et la guerre ne formaient pas, comme chez nous, deux pouvoirs, et que le poète a voulu seulement indiquer par ces mots la succession, chez les mêmes hommes, chez tous les citoyens, des fonctions guerrières et des fonctions pacifiques. Juge et général, au besoin pontife, comme



le dictateur romain, voilà ce que le peuple entend que soit son chef. Heureuse donc, et trois fois heureuse la nation dont le chef est à la fois le plus brave et le plus juste! Cela ne s'est vu que deux fois dans les temps modernes, en Gustave-Adolphe et en Washington.